

Un exercice de prosodie latine

Quand M. le chanoine Dupont Lachenal me proposa de traduire quelques vers conservés aux Archives cantonales, je crus qu'il s'agissait d'une petite récréation latine ; je pensais à des vers contenant une malice, sur le modèle de ceux-ci : *Sirrum amœnum, stercore plenum*, — *Vespia nobilis, multum habet plebis*... Erreur. Je me trouve devant une série de véritables rébus et me voilà murmurant contre l'auteur qui a perdu beaucoup de temps à me créer des difficultés !

Aucun historien ne propose de ces vers une date absolument certaine. Le couplet sur Viège, dans une allusion à une grande bataille, aurait pu, semble-t-il, nous mettre sur la piste ; hélas ! les mots *non pridem* peuvent signifier « il n'y a pas très longtemps », mais la notion de temps est personnelle à chacun, et notre auteur semble compter pour peu de chose deux siècles s'il s'agit bien de la défaite que subit ici le comte Rodolphe de Gruyère en décembre 1388.

Car nous ne pouvons guère situer avant 1600 ces distiques pleins de souvenirs mythologiques ; ils portent la marque de la Renaissance, et, comme tous les grands mouvements de culture, la Renaissance sous la forme latine n'a pas dû venir chez nous moins d'un siècle après que les Lefèvre d'Etaples, les Erasme, les Guillaume Budé, ne l'aient propagée en France.

On sait que tous les actes officiels étaient encore chez nous rédigés en latin il n'y a pas deux siècles ; on trouve encore dans beaucoup de maisons des actes de partage ou de vente rédigés en latin par les notaires. Inutile cependant d'y chercher le style de Cicéron ; à partir du XVII^e siècle, la prose latine qui se survit baisse considérablement de qualité, encore que celle des grammaires et des dictionnaires ne cesse de se perfectionner. Les *vers latins* ont fait plus long feu. Alfred de Musset en a composé de jolis, et Baudelaire ; je me souviens d'en avoir traduit de très émouvants, écrits par un grand écrivain et historien contemporain, Gonzague de Reynold¹. Je crois, d'ailleurs, que les Jésuites ont encore la versification latine aux programmes de leurs collèges ; en tout cas — qui l'eût dit des fils de S. Ignace ? —

¹ In *Virginem Montium*, dans *Echos de Saint-Maurice*, avril-mai 1954, pp. 162-165.

ce sont eux qui ont fait reflleurir en Europe et dans le Nouveau Monde, avec la foi catholique, les rosiers du Parnasse latin. Et les Bénédictins — chez nous, Einsiedeln et Engelberg — n'en sont pas de moins bons jardiniers.

Au XVII^e siècle, « les poètes latins étaient si nombreux qu'on a pu extraire de leurs œuvres toute une biographie de Louis XIV² ». Parmi les vers latins d'alors, nous en trouvons de réguliers, sur les modèles de Virgile, d'Ovide et d'Horace ; nous en trouvons de semblables à ceux qui nous intéressent : compassés, guindés, boursoufflés, pleins de traquenards voulus, antithèses, jeux de mots, hyperboles ; et tout ce mélange de géants, de héros, de divinités infernales, célestes ou terrestres, qui viennent se faire baptiser jusque dans les hymnes de l'Eglise. On dirait que le style baroque, éloigné du français par Malherbe et Boileau, s'est réfugié pour une part dans cette survivance de la poésie latine.

Notre auteur écrit en distiques élégiaques. Le distique est composé d'un hexamètre et d'un pentamètre. L'hexamètre — six pieds divisés en deux hémistiches variables, formés de dactyles et de spondees — est le vers héroïque, celui de Virgile dans les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Enéide*. Le pentamètre se compose de cinq pieds, ou plus exactement de deux hémistiches de deux pieds et demi chacun. Il rompt l'allure grandiose de l'hexamètre.

Les latins font usage du distique dans l'épigramme, l'élégie ; Ovide l'emploie dans les *Tristes*, les *Pontiques*, les *Héroïdes*. Son allure sautillante mélangeant la gravité au primesaut, réservant le pentamètre à une pointe qui répond en riant à l'envolée héroïque de l'hexamètre, convient assez bien à ces descriptions de blason, qui sont apparentées, en somme, à l'épigramme³.

Il est étonnant, ce latin de la Renaissance ! La prose se distingue par sa facilité ; on dirait que les auteurs — et Erasme lui-même — pensent en langue moderne et qu'ils traduisent, un peu comme font les élèves. Mais quand il s'agit de vers, on dirait qu'ils compliquent à plaisir. Chez notre auteur, ce n'est pas seulement maladresse d'écolier, mais un sibyllinisme voulu, les exercices d'un Mallarmé avant la lettre, d'un Mallarmé latin. Deux feuilles manquent — probablement celles qui nous permettraient de dater d'une façon sûre et de préciser les circonstances exactes de la composition : la première (I) qui était probablement une introduction et la dernière (X) qui chantait le Dizain de Conches. Peut-on espérer retrouver un jour ces feuillets disparus ?

² Laurand, *Manuel des Etudes grecques et latines*.

³ Le chanoine Dupont Lachenal a publié dans les *Echos de Saint-Maurice* de juillet-août 1928, pp. 63-65, des vers probablement dus au chanoine Christian Franc (1635-1679), frère de l'Abbé de Saint-Maurice Joseph-Tobie Franc. Ces vers latins sont d'un genre très proche de ceux que nous examinons ici : même veine d'inspiration, mêmes jeux verbaux où se mêlent anagrammes et épigrammes, même forme métrique. Ce genre était donc en honneur au XVII^e siècle en Valais.

I

Cette page a disparu de la plaquette conservée aux Archives cantonales.

Sans doute était-elle consacrée à l'Evêque de Sion et en portait-elle les armes.

Selon l'hypothèse de M. Léon Imhoff (*vide supra*), il s'agissait probablement de l'évêque Hildebrand de Riedmatten († 4 décembre 1604).

II

Description de l'Eglise de VALÈRE et éloge de l'antique et vénérable Chapitre des Chanoines de Sion

Tu vois la tour crénelée de l'Esprit-Saint¹ tout au sommet de la colline.

DIEU lui-même la protège de sa main, Deucalion² la tient au-dessus des eaux.

Ce rocher est le Thabor que le Christ vêt de sa lumière³ et d'où les célestes pensées descendent aux cœurs des pieux fidèles.

Cette construction est le corps du Christ et de nos ancêtres dans la foi, et son nom de collègue n'est pas un vain nom.

Elevez ici vos cœurs, vos yeux, ô vous tous que l'esprit de doute fait errer dans l'angoisse.

Vous y trouvez un DIEU, une foi, un baptême, une espérance, une crainte, un amour⁴.

Ici la lampe n'est pas mise sous le boisseau⁵ ; à visage découvert, à voix haute, les fils de Zacharie⁶ célèbrent la gloire de DIEU.

Attention, Babylone⁷ orgueilleuse, embrasée de colère, n'essaie pas, comme les Géants⁸, de renverser cette maison.

C'est la maison de DIEU, stable et solide : le Monarque du ciel et de la terre la garde pour les justes et ne la laisse pas ébranler.

1. — *Pneuma*. Nom grec du Saint-Esprit. Ce mot, qui signifie « le souffle », correspond au latin *spiritus*. Est-ce un goût d'exotisme qui fait que les poètes chrétiens choisissent de préférence le nom grec ?

On le trouve dans S. Avit († 518), évêque de Vienne (*Carm.* 6, 343 ; traduction de la Genèse). Et, naturellement, dans les hymnes datant de la Renaissance.

2. — *Deucalion*. On ne s'attendait guère — ou plutôt si, connaissant le goût de l'époque, on ne s'attendait que trop à voir Dieu comparé à Deucalion, ce fils de Prométhée et époux de Pyrrha. Sous son règne, Jupiter veut anéantir la race humaine par un déluge. Toute la terre est submergée sauf une montagne où s'arrête la barque de Deucalion et de sa femme. Les eaux retirées, les époux demandent conseil à Thémis qui leur dit : « Sortez du temple, voilez-vous le visage et jetez derrière vous les os de votre grand-mère ». En réfléchissant, ils trouvent que les pierres sont les os de notre grand-mère à tous, la Terre. Ils se mettent donc en marche, semant des pierres derrière eux ; elles s'animent : celles de Deucalion sont changées en hommes, et celles de Pyrrha en femmes, et la terre se repeuple.

On voit la parenté de ce mythe avec l'histoire de notre père Noé. Valère, montagne inébranlable au-dessus des marécages du Rhône, est le nouveau mont Ararat où s'arrête, insubmersible, la barque de l'Eglise.

3. — Ce passage évoque la transfiguration du Christ décrite par saint Matthieu, XVII, 1-2, et saint Marc, IX, 1-2.

4. — Il y a ici sans doute une allusion aux conflits religieux qui troublent le Valais autour de 1600 : d'une part, l'esprit qui doute ; de l'autre, l'unité de la foi.

5. — Rappel de l'image évangélique, où le Christ compare ses disciples à une cité bâtie sur une montagne, à une lampe qu'on ne cache pas sous un boisseau. Matth., XV, 14-15 ; Marc, IV, 21 ; Luc, VIII, 16, et XI, 33.

6. — Zacharie, époux de sainte Elisabeth et père de saint Jean-Baptiste, représente le sacerdoce juif. L'expression « fils de Zacharie » veut désigner le sacerdoce chrétien.

7. — *Babylone* personnifie les ennemis de l'Eglise.

8. — Après les Titans, ce furent les géants qui se révoltèrent contre le Ciel. Pour détrôner Jupiter, ils entassèrent deux montagnes l'une sur l'autre, Pélion sur Ossa, et tentèrent d'escalader le ciel. Hercule prête main forte au maître des cieux pour les exterminer. Les ennemis de l'Eglise ne pourront rien contre Valère, pas plus que contre l'Eglise elle-même.

SACRAE
AEDIS VALLERIANAE
DESCRIPTIO, ET AVITI AC VENERABILIS
COLLEGII
CANONICORVM
SEDVNEN. ENCOMIVM.



Ntibi turritam Diuini Pneumatis ædem
Rupis in excelso vertice conspi cuam,
Quam DEVS ipse manu fulcit, quam protegit idem
Deucalion, ne se naufraga mergat aquis.
Hic mons ille Thabor, quem Christus lumine vestit,
Euoluens famulis cælica sensa piis.

Hic sacra membrorum compages Christi, et auitum
Iustorum, haud vano nomine concilium.
Huc mentem, huc oculos vestros conuertite, quotquot
Pæssim mens dubios irrequieta rotat.
Namq; unus DEVS, una Fides, Baptismatis una hic
Sanctio, Christiadum spes, timor, unus amor.
Hic iubar haud modij sub tegmine fulget, aperto
Vultu ast Zachariæ, vox sonat alta DEVM,
Vnde serox Babylon furij succensa, Gigantum
More domum, caueas ne populere. DEI
Namq; sedet, statq; ipse poli terræq; Monarcha
Pro Iustis, tolli nec sibi sacra sinir.

III

Les sept Dizains du noble VALLAIS et leurs emblèmes

La terre valaisanne est divisée en sept Dizains.

Chacun a son blason, chacun a son emblème : SION¹ a deux étoiles ; SIERRE, Phébus ; LOECHE, un griffon ; RAROGNE montre deux pieds de vigne et deux grappes bicolores ; VIEGE, deux lions affrontés ; BRIGUE porte un dragon ; CONCHES², des croix.

Mais pourquoi l'étoile ? Péan ? le griffon ? pourquoi la vigne ? pourquoi le lion farouche ? pourquoi le dragon ? la croix géminée ? Que veulent signifier ces emblèmes ?

1. — Il est amusant de remarquer que l'auteur de ces vers latins n'a retenu du nom latin de trois Dizains que la première syllabe : SE pour *Sedunum*, Sion, SIR pour *Sirrum*, Sierre, RAR pour *Raronia*, Rarogne, et que cette syllabe seule compte dans la métrique du versificateur. On reproche beaucoup à notre temps sa manie des abréviations (pensons à l'ONU, par exemple) ; or, l'on voit par ces vers qu'au début du XVII^e siècle on aimait aussi abréger certains mots... Les plaques minéralogiques des autos ont donné une consécration officielle aux abréviations désignant les Cantons : FR pour Fribourg, GE pour Genève, OW pour Obwald, SG pour Saint-Gall, TI pour Ticino, Tessin, VD pour Vaud, VS pour Valais, etc. L'exemple de SE, SIR ou RAR, dans ces vers vieux de trois siècles, donne une justification et une noblesse inattendues à nos abréviations actuelles...

2. — Ici, l'auteur écrit *Gomsia* pour *Gomesia*, élidant la lettre *e* pour les besoins de la métrique.

INCLIT AB

VALLESIAE
IN SEPTEM CONVEN-
TVS PARTITIO, CVM
EORVNDEN INSI-
GNIVM ICONIBVS.



DIDITVR in septem Conuentus Terra VALESII.

Quilibet hos Fasces, et sua Signa refert,

SE: geminum fidus, SIRR: Phœbum, LEV-
CA gryphumque.

Fert vites botro RAR: bicolore duas,

VESPRIA sed binos arrecta fronte leones.

Fert BRIGA serpentem, GOMSIA fertque cruces.

Sed quid stella? Pæan? gryphus? quid vitis? et audax

Quid leo? quid serpens? cruxque gemella volunt?

La très célèbre cité de SION et son Dizain

*Ce que Lucifer est au ciel
je le suis à la patrie.*

Astres, Lucifer¹ de l'aurore, du couchant Hespérus, surpassent tous les feux et les flambeaux célestes.

Capitaine de la lumière, le premier conduit le jour que le second, heureusement, reçoit et termine.

Au peuple que traverse le lit du Rhône², tu tiens le flambeau de sagesse et de justice.

Lucifer jette moins de rayons dans la voûte du ciel que toi de rayons de gloire dans la patrie.

1. — *Lucifer*, en grec *Éosphoros* ou *Phosphoros*, est la planète Vénus, l'étoile du matin qui reparaitra brillante le soir, chantée par les poètes tant que le monde vivra.

Pâle étoile du soir, messagère lointaine
Dont le front sort brillant des voiles du couchant...
(Musset)

C'est donc la même planète qui est tour à tour *Lucifer* et *Vesper* ou *Hesperus*. Mais la mythologie en fait deux êtres différents dont chacun a son histoire.

Lucifer, fils de Jupiter, est le conducteur de tous les autres astres. Il annonce aux mortels l'arrivée d'Aurore, sa mère.

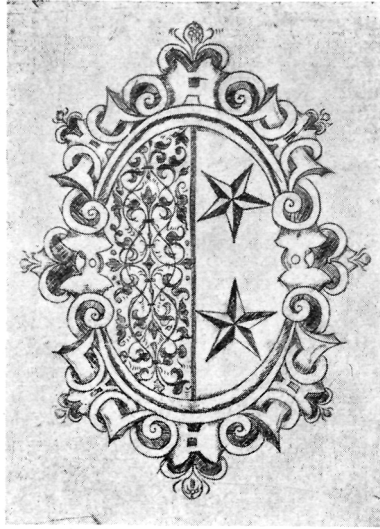
A l'autre bout du monde, Hespérus, son frère, dans le jardin des Hespérides (Espagne, Occident), reçoit les mêmes astres et termine le jour.

Sion les possède tous deux dans ses armoiries, le premier signifiant la Sagesse (le jour) et le deuxième la Justice (la nuit).

2. — *cingit quos Rhodanus alveo* : qui entoure le lit du Rhône — disons le bassin du Rhône : ces « cent vierges dans les hauteurs » dont parle Claudel dans le *Cantique du Rhône* (*La Cantate à trois voix*).

CELEBERRIMAE VRBIS

SED VNENSI- VM CONVENTVS.



Quod lucifer cælo, id ego patriæ.



VCIFER auroræ, occasus iubar HESPERVS,
omnes

Exsuperant ignes, æthereasque faces.
Et velut ille diem lucis dux præuius affert,
Sic faustè cœptum terminat iste diem:
Scilicet indigenis, cingit quos Rodanus aluco,
Consilij præfers, iustitiæque faces.
Quot radios spargit cælesti lucifer orbe,
Tot patriam laudum dotibus irradias.

Le Dizain de SIERRE

Ténèbres, place au soleil !

Phébus¹, où vont tes rayons ? Sans feinte, sans fraude, éclatant de ta claire lumière, tu vas au-devant des Sierrois.

Quand se lèvent les feux de Titan², l'épaisse nuit s'en va, la terre éblouie respandit : à la splendeur de ta vaillance, les mauvais génies de la nuit, et la feinte et la fraude prennent la fuite.

Tu es un peuple amoureux de la lumière, ennemi de la nuit et des ténèbres, lumière amie des bons, ennemie des méchants.

1. — Réconcilié avec Jupiter après bien des démêlés, *Phébus* ou *Apollon*, dieu de la poésie et de la lumière, est rétabli dans ses droits divins ; on le charge de répandre la lumière sur l'univers. *Phoibos*, lumière et vie, conduit le char du soleil. On voit que dans sa course, il n'oublie pas les Sierrois.

2. — *Titan*. Est-ce le père de l'Aurore ? Est-ce son époux *Tithon*, le fils de *Laomédon* et le frère de *Priam* ?

Est-ce le Titan *Prométhée* qui donna le feu aux mortels ?

Est-ce *Phébé*-*Hélios*, le soleil, dont la mythologie primitive faisait un des Titans, fils d'*Uranus* et de *Titeia* ?

En tout cas, notre versificateur décline son nom en grec, assurément pour nous donner du fil à retordre...

SIRRENSIS CONVENTVS.



Soli cedunt tenebræ.



VONAM Phœbe iacis radios? Sine fraude doloque
SIRRIADAS claro lumine clarus obis.
Nam velut exorti Titanos lumine, crassa
Nox abit, et tellus luce refusa nitet:
Sic splendore tuæ virtutis tabida noctis
Monstra intenderūt fraudisque dolusque fugam.
Lucis amans gens es, noctem tenebrasque perosa,
Lux es amica bonis, lux inimica malis.

Le Dizain de LOÈCHE

A grand courage, grand cœur.

Que fais-tu, griffon¹ ? — Ma vaillance veut des forts.

— Mais pourquoi aigle devant et lion derrière ?

— Je suis vaillant d'esprit, je suis vaillant de corps : la valeur de Loèche ne peut plus haut monter.

Son esprit, comme l'aigle, s'élève à contre-vent ; à Mars elle offre la forte poitrine du lion.

— Pourquoi l'épée ? — Les droits inentamés de son sénat.

— Pourquoi nue ? — Prête au combat.

C'est ainsi que Lysippe² a voulu les animer sur l'airain : inébranlables dans la paix, héros à la guerre.

1. — Le *griffon*, en grec *gryps*, en latin *gryphus*, est un animal fabuleux (Pline, *Hist. nat.*, X), ordinairement représenté avec le corps et les pattes d'un lion, la tête et les ailes d'un aigle, unissant ainsi la force avec l'agilité. L'aigle représente aussi la vigilance, la force d'esprit. Loèche a le cœur du lion et l'esprit de l'aigle : elle est également forte dans la paix (*toga*) et dans la guerre (*militia*).

2. — Lysippe fut un statuaire grec du IV^e siècle avant Jésus-Christ ; son nom est pris ici par antonomase pour désigner le sculpteur, le graveur des armoiries de Loèche.

LEV CENSIS CONVENTVS



Vir fortis alta mente præditus.



VID gryphe stas: Fortes mea virtus arguit. At cur
 Parte priore aquila es, posteriore leo?
 Polleo mente, valens idem sum corpore, namque
 Virtus LEVCENSIS cellius ire nequit.
 Illa aquilæ similis se tollit ad ardua, mente,
 Ad Martem pectus forte leonis habet.
 Cur ensen præfert? Etenim stant iura Senatus
 Integra. Cur nudus? Promptus ad arma feror.
 Hos animare tibi voluit Lysippus in ære
 Robustosque toga, militiaque viros.

VII

Le Dizain de RAROGNE

Concorde engendre puissance.

Deux ceps de vigne l'un appuyé sur l'autre, d'autant plus haut que mieux entrelacés¹ : ainsi monte sans fin la République unie dans les vertus dont l'amour est le lien.

Ah ! que toujours fleurisse en moi la paix ! Nourri de haine, un Etat périt².

C'est en prenant ma sève à même le Christ que je porte de si beaux raisins³.

1. — Le Dizain de Rarogne se composait de deux territoires distincts et distants : celui de Rarogne à l'ouest, celui de Moerel à l'est, entre lesquels s'insinue le territoire du Dizain de Brigue. Il en est encore ainsi aujourd'hui du District que l'on divise en Rarogne-Oriental et Rarogne-Occidental. Les deux ceps entrelacés font sans doute allusion à l'union des deux régions du Dizain qui, préparée par des héritages féodaux dès la fin du XIII^e siècle, fut confirmée par l'évêque André de Gualdo entre 1418 et 1437 ; le plus ancien sceau de Rarogne que l'on connaisse, date, d'ailleurs, de 1446 (cf. *Dict. hist. et biogr. de la Suisse*, t. IV, p. 767, art. *Moerel*, et t. V, pp. 392-393, art. *Rarogne* ; — *Armorial valaisan*, pp. 175, 205-206).

2. — Sans doute le versificateur humaniste s'est-il souvenu de cette sentence de Salluste : *Concordia parvae res crescunt, discordia maxumae dilabuntur* (*Jugurtha*, X, 6).

3. — Il y a là un écho de la parole du Christ rapportée par S. Jean, XV, 4-5 : la branche ne peut porter de fruit si elle est coupée du cep, mais si le disciple reste uni au Christ, dont la vigne est l'image, il fructifiera en abondance.

RARONIEN= SIVM CONVENTVS



Concordia opum fecunda.



T vitis sese tollit per mutua nexa,
Altius illa quidem, quò mage iuncta
manet:

Sic quoq; ad immensum surgit Respublica
culmen,

Virtutum concors quam benè iungit amor.
Hoc mihi perpetuum, concordi vt pace virescam,
Publica res odij nam malè sarta, ruit.
Hinc quod ego à CHRISTO viua radice vigorem
Concipio, tantis vber abundo botris.

VII.

Le Dizain de VIÈGE

Il faut veiller pour la patrie.

*Noblement affrontés, voici deux lions, de tous les animaux princes
au plus haut rang !*

Comme les regards se mesurent ! Comme ils épient leurs chances !

*Apprenons d'eux, contre l'ennemi, à nous unir, à tout prévoir ;
à veiller dans la concorde, à nous tenir toujours prêts aux armes,
dans la main de Mars.*

*Tu nous en donnais la preuve il n'y a pas longtemps, ô Viège,
en élevant le trophée¹ de ta vaillance sur les corps des héros.*

1. — Le trophée est un monument élevé pour perpétuer le souvenir d'une victoire. Ces deux derniers vers semblent une allusion à un fait historique « assez récent » (*non pridem*) où le Dizain de Viège se serait illustré. Est-ce le massacre de 1388, dont le chanoine Boccard parle ainsi (*Histoire du Vallais*, Genève, 1844, pp. 96-97) : l'évêque « Humbert de Billens, sujet de la Savoie et par là même adhérent à Clément VII, n'était pas vu de bon œil par les Haut-Vallaisans qui, attachés à Urbain VI, recommencèrent les hostilités avec leur intrépidité ordinaire. Rodolphe, comte de Gruyère, qui, en qualité de bailli du pays pour l'évêque son neveu, occupait les châteaux de la Soie, de Montorge, de Tourbillon et de la Majorie, avait déjà eu de fréquentes rencontres avec eux : croyant mettre un terme à ces incursions en envahissant le territoire soulevé avec un corps de troupes assez considérable, il poussa jusqu'à Viège pour, de là, se porter sur les vallées supérieures. La fortune ne lui fut pas favorable. A peine venait-il d'y asseoir son camp qu'il s'y vit attaqué. Pendant la nuit, les gens du pays mirent le feu aux granges où dormaient ses soldats et, au même instant, fondirent sur eux à l'improviste. Cette attaque eut les suites les plus terribles : 4 000 cadavres ennemis jonchèrent le champ de bataille ; 400 hommes de Gessenay, qui dégagèrent le pont de la Viège et le défendirent avec intrépidité, eurent grand-peine à sauver le comte lui-même... (le 20 décembre 1388)... Quelques drapeaux enlevés en cette journée se voyaient encore au commencement du XVII^e siècle dans l'église de Glis. »

Ces drapeaux pourraient être le *trophoeus*, le « trophée », dont parlent nos vers ; mais la mémoire des Viégeois semble un peu longue pour dire *non pridem* quand il s'agit de deux siècles... Il est vrai que l'anniversaire de la victoire de 1388 se célèbre encore, sous le nom de *Mannenmittwoch* (*Dict. hist. et biogr. de la Suisse*, t. VII, p. 120), comme les Genevois rappellent chaque année l'Escalade manquée des Savoyards en 1602 : ces commémorations annuelles ont pour effet incontestable de rapprocher de nous ces événements du passé...

VESPIENSIS CONVENTVS.



Pro patria sedulo excubandum.



MAGNANIMOS cernis crispata fronte leones,
Quadrupedum prima nobilitate duces:
Vt vigili exacuunt prospectu lumina: nequa
Armorum clades exitiosa premat.
Pugnandum contra coniunctis viribus hostem,
Cunctaque mente prius prospicienda docent.
Quàm vigili excubijs, quàm concors pectore, promptus
Quàm fueris semper Martis ad arma manu.
Hoc tua non pridem virtus testata trophæo est
VESPIA, cum vidit corpora strato virum.

Le Dizain de NATERS ou de BRIGUE

Courage ignore feinte.

Les Parques épargnent, l'école dit vacances, le monde absurde tire de la pureté son nom : tu peux bien t'appeler vipère¹, ta vie ne dit qu'amour de la gloire.

La hideuse vipère dresse son noir venin, mais ton esprit resplendit d'une candeur de neige.

Les vipères s'accouplent si étroitement qu'elles se tranchent l'une à l'autre la tête ; toi tu fuis Vénus et le fruit de Vénus, tu ne veux pas de vacances et tu abhorres les blandices d'Alcinoüs².

C'est par antiphrase que tu décores ton blason : on te dit vipère, mais ton cœur est de neige.

1. — Le blason de Naters donne au rédacteur de ces vers l'occasion de nous proposer un véritable rébus et sans doute de se réjouir de voir ses lecteurs « sécher » devant ce casse-tête !

L'anti-phrased est une figure qui consiste à employer un mot dans un sens contraire à sa véritable signification. Ici, l'anti-phrased se complique d'un anti-symbole. *Parcæ parcunt* : les Parques épargnent la vie des hommes dont elles coupent parcimonieusement le fil, — mais dans un autre sens elles n'épargnent pas, elles n'ont aucune pitié. *Schola* signifie proprement le loisir, et c'est pourtant ainsi qu'on appelle l'école, précisément parce que l'école n'est pas le loisir, mais que pour y vaquer il faut des loisirs. *Otium* est le repos du labeur manuel, mais c'est le labeur intellectuel. La *schola* entretient l'*otium*. Comprenne qui peut, c'est à double sens... Est-ce par humilité, par pudeur, par modestie, que le nom même et l'emblème de Naters est le serpent, symbole de ruse et de luxure, alors que les habitants du Dizain sont les plus candides et les plus francs des hommes ?

2. — S'agit-il d'Alcinoüs, le roi des Phéaciens, à la cour duquel furent célébrées les noces de Jason et de Médée, et dont la charmante fille Nausicaa accueillit Ulysse après son naufrage ?

NATRENSIVM SIVE BRUGEN- SIVM CONVENTVS.



Virtus est fraudis nescia.



EV Parcæ parcunt, schola ut altrix otij, et amens
Quo sibi munditiem nomine mundus habet:
Hoc, quoque iure refers NATRICIS nomen, anhela
Gens laudum, tua sed cætera vita docet.
Squalens est atro natrix, horrensq; veneno,
Mens tua sed niuea simplicitate nitet.
Copula natrix Veneris sic nexui inhæret,
Alter ut alterius præfecet ore caput.
Tu Venerem et Veneris prolem fugis, otia spernis,
Turpia et Alcinoi respuis illecebras.
Ergo tu Antiphrasi decoras Insignia, quæ cum
VIPERA dicaris, pectus habes niueum.

X

Le Dizain de CONCHES

Cette page manque malheureusement dans l'exemplaire de cette plaquette conservé aux Archives cantonales du Valais.

*

Y avait-il une strophe finale pour joindre ces différentes « étoiles » dans l'unité de la constellation valaisanne ? Nous aimons à imaginer ce sens de l'amitié retrouvée après des faits glorieux où les Dizains unis — ou désunis... — sous le pouvoir temporel et spirituel des évêques, n'avaient eu que trop de fierté de leur individuelle valeur, et parfois s'étaient mis au service de causes opposées.

En latin ou en langue vivante, serait-ce un exercice indigne de nos écoliers d'aujourd'hui, de célébrer les six étoiles ajoutées, les treize étoiles d'un ciel serein où les orages sont oubliés depuis longtemps ?

Marcel MICHELET